

# La grande aventure de Notre-Dame de Paris

en cent épisodes

Cet extrait  
est offert par



Bayard  
Jeunesse  
Éducation



## Quand Lucca et l'évêque lancent un projet titanesque

*Résumé de l'épisode précédent : L'Arbre a découvert un sympathique jeune serf et une ménestrelle nommée Héloïson... qui hélas, sont embauchés par un jeune seigneur et partent pour sa cour. Alors qui protégera l'Arbre des démolisseurs ?*

L'Arbre a dû dormir un moment car, en se réveillant, il a du mal à croire ce qu'il voit : il est toujours en place, car seule l'autre moitié de Saint-Étienne a été détruite ! Alors qu'en face... Notre-Dame a disparu... et le baptistère Saint-Jean-le-Rond aussi ! Brr... il se sent transi. Depuis que le clocher n'est plus là, plus rien ne le protège de la pluie, et l'humidité a pénétré par ses extrémités. C'est mauvais pour lui.

En dessous, deux hommes s'abritent sous le porche. L'un est le nouvel évêque, Maurice de Sully. Il vient donc du village de Sully. Son père était bûcheron, sa mère vendeuse de balais de genêt, et il a dû faire le ménage chez les autres étudiants pour payer sa scolarité. Bref, il s'est élevé à ce poste grâce à son mérite. Le second est nettement plus jeune, en tenue de travailleur. C'est à lui que l'évêque dit :

– Tu as eu raison de conserver une partie de Saint-Étienne, cela nous laisse un lieu de prière pendant qu'on rebâtit Notre-Dame. Car je veux prendre mon temps, pour avoir une cathédrale digne d'une cité royale. J'en ferai la plus vaste de toute la chrétienté, elle pourra accueillir une foule immense lors des fêtes !

Le jeune homme hésite :

– Aurons-nous assez de place ici pour la bâtir ?

– Oui ! Parce que nous détruirons non seulement ce qui reste de Saint-Étienne, mais aussi l'évêché et l'hôpital...

– Vous voulez abattre... tout ça ? s'ébahit le jeune homme.

– Oui, maître Lucca. Car nous n'aurons alors plus besoin de Saint-Étienne. Et pour l'évêché et l'hôpital, nous les reconstruirons plus loin.



– Mais... c'est un projet titanesque !

L'évêque sourit :

– Et je t'en crois capable. Il n'y a pas meilleur architecte que toi. Je veux une église moderne, plus haute, plus fine, plus claire<sup>1</sup>. Ce projet t'intéresse-t-il ?

– C'est mon rêve, monseigneur !

Lucca tient de son père Albéric son enthousiasme et sa volonté d'entreprendre, de sa mère Héloïson son sens artistique. Dire que ses parents se sont rencontrés ici, à Saint-Étienne, avant de partir chez le seigneur Guilhem et de se marier...

Mais lui, il n'a été tenté ni par la chanson ni par l'administration d'un domaine : ce qu'il aime, c'est l'architecture. Il se projette aussitôt dans cet incroyable chantier qui lui tombe du ciel... c'est le cas de le dire pour une cathédrale. Il remarque :

– Il faudra faire les choses dans l'ordre. On ne peut pas détruire l'hôpital avant d'en avoir construit un autre, sinon il faudrait mettre les malades dehors. Où pensez-vous bâtir le nouveau ?

– Le long de la Seine. Cela permettra de jeter les déchets directement à l'eau.

Des immondices dans la Seine ? On n'a donc aucune idée de l'hygiène ni aucun souci de la pollution ?

– C'est évidemment une entreprise considérable, dont ni toi ni moi ne verrons sans doute la fin, mais raison de plus pour s'y atteler tout de suite. Je récolte les dons pour la financer, tu t'occupes du plan. Je peux en avoir un rapidement ?

– Je prends les mesures au plus vite, assure Lucca.

L'Arbre en a la tête qui bourdonne. Il a retrouvé quelqu'un de sa famille et pour l'instant il reste en place. Pour combien de temps ? Il ne sait pas, mais

s'inquiéter par avance ne sert à rien. Mieux vaut profiter de ce qui est bon. Et rester ici, même momentanément, c'est bon.

En plus, il bénéficie du spectacle permanent de la ville, des cris des bateliers qui s'interpellent sur le fleuve, des allées et venues des badauds sur la place, des animaux qui déambulent, de l'afflux des fidèles à la messe. Il suit Lucca qui mesure, trace, étudie... et enfin dessine au sol le plan de la nouvelle cathédrale. Elle sera immense ! Elle arrivera jusqu'au ras de ce qui reste de Saint-Étienne !

Tout est prêt, et on a commencé les fondations à l'autre bout de la place, lorsque l'Arbre voit une longue procession traverser l'esplanade. Des prêtres en habits de cérémonie rouges, bleus, verts, les évêques de toute la région en chasuble et mitre (une haute coiffe en triangle) brodées d'or...

Elle s'arrête devant les fondations en demi-cercle du futur chevet – la tête de la cathédrale. Il se trouve à l'est, l'endroit où le soleil se lève, parce que, pour les chrétiens, Jésus est la lumière du monde. En plus, on est à Pâques, date anniversaire de sa résurrection.

Lucca est là, une truelle à la main, pour aider l'évêque à poser la première pierre de l'édifice. Un véritable honneur ! Mais il sait que le travail qui l'attend est colossal. Pourvu qu'il ne déçoive pas ceux qui lui font confiance !

#### À SUIVRE

1. C'est le style qu'on appellera plus tard « gothique ».







## Quand naissent un prince et une nouvelle cathédrale

*Résumé de l'épisode précédent: L'Arbre a retrouvé sa famille en Lucca, l'architecte de la future cathédrale. Le chantier ne fait que débuter, mais la reconstruction de Notre-Dame imposera de détruire Saint-Étienne...*

Les évêques ont laissé place à la foule des artisans, et une véritable fourmilière s'affaire entre les pierres, les tas de sable, les seaux d'eau, les outils, les échelles, les engins de levage, les brancards de transport, les chariots, les animaux de trait... Quel bazar ! Reconstruire à la fois la cathédrale, l'évêché et l'hôpital n'est pas rien !

Une longue ligne de maisons s'effondre dans un nuage de poussière juste en face de l'Arbre ! On perce une nouvelle voie d'accès, la rue Neuve Notre-Dame, pour acheminer vers le chantier les matériaux qui arrivent par les ponts. Les pierres, elles, traversent la Seine par bateau depuis les vieilles carrières où travaillait autrefois Luctérius.

D'ailleurs il y a du changement là-bas : comme la ville occupe maintenant toute la surface, on doit creuser des galeries souterraines pour extraire la pierre.

On en est là quand, en pleine nuit, toutes les cloches de la ville se mettent à sonner ! Dans les rues, les crieurs braillent :

– Le roi a un fils ! Le roi a un fils !

On réveille tout le monde pour un enfant, alors qu'il en naît des dizaines chaque jour ?

Les torches s'allument, Saint-Étienne s'ouvre au son des trompettes, les cloches carillonnent... Le fils du roi serait plus important que les autres ? Ce serait contraire à l'égalité dont parle l'Église. En plus, ce Louis VII a déjà quatre filles, et on n'a pas fait autant de raffut pour leur naissance.

Ah... C'est parce que l'héritier du trône doit être un garçon...

Étrange. Dans la forêt aussi, on a des mâles et des femelles, mais nul n'a jamais décrété que les uns auraient plus de droits que les autres.

Les cloches continuent de sonner, de sonner, de sonner... Il paraît que cet enfant est un cadeau de Dieu, aussi on l'appelle Philippe « Dieudonné ».

Les jours, les mois passent... L'Arbre ne s'ennuie jamais, à observer les tailleurs de pierres, à suivre le ballet des porteurs d'eau qui reviennent de la Seine. Toute la journée, ils y puisent de l'eau à mélanger au sable et à la chaux et faire le mortier qui sert à lier les pierres.

Le chevet s'élève, s'élève... Maintenant, des « servants » doivent monter les pierres aux maçons par un plan incliné. Puis le mur devient si haut qu'on

dresse un échafaudage et qu'on hisse les matériaux en haut à l'aide de cordes.

Lucca continue à s'affairer sur le chantier. Il ne vient à Saint-Étienne que pour la messe, avec ses enfants.

Au passage, il jette un simple coup d'œil à l'Arbre, mais Lucquet, son fils aimé, lui sourit.

Où est-il, d'ailleurs, Lucquet ?

Ah ! sur le port !

Maintenant qu'il a douze ans, il doit travailler, et il est apprenti maçon. Pour l'instant, il se paye surtout les corvées, transportant les pierres depuis la barge qui les amène des carrières jusqu'au traîneau attelé de bœufs qui les tirera vers le chantier.



En plus d'être lourdes, ces pierres lui abîment les mains, car elles sont constellées de coquillages. Il faut dire qu'autrefois, le bassin parisien était sous la mer. Chaque fois qu'il en soulève une, il s'écorche un peu plus, et le sang tache ses paumes.

Le traîneau s'en va, et Lucquet soupire. Pour succéder un jour à son père, il doit apprendre la maçonnerie mais, franchement, il n'aime pas ça.

Et une autre barge se prépare déjà à traverser la Seine ! Cette corvée n'aura donc pas de fin ! Il contemple ses blessures en se retenant de pleurer. Il n'a pas osé dire à son père qu'il n'a pas envie d'être maçon. Avant d'en parler, il faudrait déjà qu'il sache ce qu'il voudrait faire...

Il regarde le forgeron qui frappe comme un sourd sur son enclume. Il a un peu de temps avant que l'autre barge arrive... Il va le voir.

Ce grand costaud forge des agrafes de fer pour tenir les pierres, c'est intéressant... mais ça fait un bruit d'enfer. Et pourra-t-il un jour soulever cet énorme marteau ?

Il devrait plutôt devenir prêtre, ça abîme moins les mains...

Il regarde le nouvel évêché, qui se dresse entre Notre-Dame et le petit bras de la Seine. Le palais de l'évêque est somptueux, avec son enfilade de hautes fenêtres en ogives ouvrant sur ses jardins, son donjon carré et ses portes fortifiées... Il est si vaste qu'il contient une chapelle à deux niveaux et même une prison. Depuis chez lui, l'évêque pourra accéder directement à la cathédrale par une passerelle. Devenir évêque... Oui... Non. Cela a aussi ses inconvénients.

Sandieu, ses mains le brûlent ! Lucquet les cache vite dans son dos en voyant approcher son père. Il ne veut pas avoir l'air de se plaindre.

Se doutant de ce qui lui arrive, Lucca plaisante :

– C'est le métier qui rentre.

Puis il se souvient du temps où lui-même était apprenti, et où son maître ne savait que répéter ça. Du coup, il a honte. Ce n'est pas parce qu'on a souffert qu'on doit exiger la même chose des autres.

Cependant il n'est pas le maître d'apprentissage de son fils, il ne peut rien faire.

Sauf peut-être...

Oui, il a une idée.

#### À SUIVRE



55<sup>e</sup> épisode

## Quand Lucquet rêve, le pire peut arriver

*Résumé de l'épisode précédent : Le chevet de la cathédrale monte, et Lucquet se désespère. Pour faire plaisir à son père, il doit devenir maçon, mais ça ne lui plaît pas, et ses mains saignent. Lucca cherche une idée pour le soulager.*

**E**n tant que maître d'œuvre, Lucca a un certain pouvoir, cependant l'évêque reste le maître des finances. Il hésite à lui parler de douleur et de mains écorchées, car l'homme d'Église pense sûrement que la souffrance est envoyée par Dieu, et qu'on doit l'accepter. Alors il présente les choses autrement, il dit :

– Le chantier avancerait plus vite si nous avions moins de blessés. Par exemple, si ceux qui ont à manipuler des pierres portaient des gants pour protéger leurs mains.

– Tu as raison, reconnaît l'évêque, il faut nous préoccuper aussi des petits soucis des hommes, si d'eux dépend la grandeur de Dieu.

Par « grandeur de Dieu », il entend la taille et la beauté de la cathédrale. Dieu y est-il sensible ?

Entraînant Lucca sur le chantier, il s'informe :

– As-tu résolu ton problème de mortier ?

– Oui, oui, j'ai trouvé le sable qui convient. C'est lui le plus important, car les éboulements des édifices du passé sont souvent dus à sa mauvaise qualité.

L'évêque a l'œil attiré par quelque chose.

– Dis-moi, ajoute-t-il, sautant du coq-à-l'âne, ton fils semble s'intéresser à la sculpture...

– Lucquet s'intéresse à tout, mais c'est la maçonnerie qu'il doit maîtriser. La conception d'un mur, d'un bâtiment...

– Pour prendre un jour ta suite, comprend Maurice de Sully. Cela me plairait aussi. Lucquet est un garçon si agréable !

Lucca rit pour masquer sa fierté.

L'évêque reprend :

– Et maintenant, il s'intéresse à ces poutres qu'on est en train de hisser le long du mur... Ce sont les éléments de la grue à roue ?



– Oui. Pour plus de facilité, on construira l'engin directement là-haut.

Il observe son fils et reconnaît :

– Lucquet aime le bois. Pour tout vous dire, il a même pour ami une poutre de la charpente de Saint-Étienne, qu'il appelle « l'Arbre »...

Et il songe que lui aussi avait remarqué cette poutre.

– C'est un poète, s'amuse l'évêque.

C'est alors que Lucca entend son fils demander à l'ingénieur en machinerie :

– Vous me prendriez comme apprenti ? J'aimerais bien construire des machines...

Ça lui fait un choc. Il n'aurait jamais imaginé que Lucquet ait d'autre projet que de lui succéder. Il faut qu'il parle à son maître d'apprentissage, qu'on lui confie des travaux plus intéressants, sinon...

Il est si préoccupé qu'il ne réagit pas assez vite au cri d'alerte :

– Attention !

Il lève la tête... et voit une grosse poutre lui arriver dessus. Lucquet hurle :

– Papa !



Les jours suivants, Lucquet a du mal à se concentrer sur son travail. Son père a les deux jambes brisées, et le chirurgien n'est pas optimiste. Il ne pourra sans doute plus travailler et, même s'il est indemnisé par la caisse d'entraide, ce sera à Lucquet de faire vivre la famille. Il est donc devenu « hirondelle blanche », il porte la blouse des maçons.

« Concentre-toi », se répète-t-il.

Car en posant la pierre sur son lit de mortier, il doit laisser bien visible la marque gravée par le tailleur, sinon la pierre ne sera pas comptée et le malheureux ne sera pas payé pour son travail. On lui a fait confiance pour monter ce pan de mur, il faut qu'il s'en montre digne...

Il vérifie l'alignement de la pierre avec son fil à plomb, puis prend son auge et redescend chercher du mortier.

L'apprenti chargé de remuer le mélange s'informe :

– Comment va ton père ?

Lucquet fait la grimace :

– Ses blessures cicatrisent mal. Le chirurgien craint que la gangrène<sup>1</sup> s'y mette...

Ils n'ajoutent rien. Si c'est ça, Lucca est fichu.

À grands raclements de pelle, l'apprenti remplit l'auge. Lucquet la hisse sur son bonnet rembourré et, la tenant d'une main, remonte péniblement l'échelle. C'est lourd, il a l'impression d'être écrasé.

Pourtant, ce soir, en rentrant à la maison, il devra paraître joyeux, pour que son père ne se doute de rien. Il a prétendu que sa question à l'ingénieur était juste une blague qu'il lui avait faite en le voyant approcher, mais il s'en veut !

On l'appelle d'en bas :

– Lucquet ! Ton père te fait demander.

En plein chantier ?

Inquiet, l'apprenti range vite ses outils dans son sac – parce qu'ils lui appartiennent, c'est son père qui les lui a offerts – et il descend en laissant ses pieds glisser sur les montants de l'échelle.

Quand il arrive à la maison, sa sœur est déjà là, car elle travaille dans l'atelier de broderie juste à côté. Ils n'ont plus de mère depuis longtemps. Il se précipite :

– Papa !

– Ah ! Te voilà, fiston.

Lucca tente de sourire, mais sa voix est très faible :

– Je voulais te dire... Tu n'es pas obligé... de devenir maçon. Il faut que tu choisisses ton métier comme tu l'entends.

Lucquet a le cœur serré, il répond :

– Non non, papa, je t'assure, la maçonnerie me plaît. Je prendrai ta suite.

Lucca rouvre la bouche... Mais il n'arrive plus à prononcer un mot. Lucquet voit dans ses yeux comme du désespoir. Son regard s'éteint... Il sombre dans l'inconscience.

Lucquet s'effondre en pleurs. Il ne veut pas que son père meure !

## À SUIVRE

1. Putréfaction des tissus entraînant l'amputation ou la mort.





## Quand l'Arbre décide de rejoindre Notre-Dame

*Résumé de l'épisode précédent : Pendant que les murs de la cathédrale montent, Lucquet rêve d'un autre métier que celui de son père. Pourtant, le jour où celui-ci a un grave accident, il lui promet de marcher dans ses pas...*

Lucqua ne s'est pas remis, hélas. Pour ses obsèques, c'est monseigneur de Sully en personne qui a dit la messe à Saint-Étienne, et Lucquet a eu l'impression que l'Arbre était triste. C'est idiot de penser ça d'une simple poutre, non ?

Du temps a passé depuis. Derrière ses échafaudages, la nouvelle cathédrale grandit, mais c'est long, car le travail est considérable. Et dès que les récoltes sont mauvaises et que les prix des aliments s'envolent, les gens font moins de dons pour la construction. Le chantier manque d'argent, on doit même congédier les ouvriers quelque temps.

Puis le travail reprend, et le défilé des curieux aussi. Les artistes en profitent, si bien que les spectacles se multiplient devant Saint-Étienne : des jongleurs, des acrobates, des funambules (qui ne se gênent pas pour accrocher leur corde à l'Arbre), des montreurs d'ours...

Lucquet, large chapeau de feutre sur la tête et grand compas d'architecte sous le bras, s'arrête un instant devant un théâtre ambulant. Sa grand-mère Héloïson était ménestrelle, il ne l'oublie pas. Puis il regarde la cathédrale. Il est content que monseigneur de Sully lui ait confié le chantier, il a l'impression que ça rend son père heureux, où qu'il soit. Surtout qu'il aime son métier. S'il a eu du mal avec la maçonnerie, le travail d'architecte-maître d'œuvre lui plaît vraiment.

En plus, monseigneur de Sully lui fait confiance, il a même accepté son projet de construire des arcs-boutants en même temps que l'église. C'est plus cher sur le moment, mais si on empêche dès le départ les murs de s'écarter sous le poids des voûtes, on n'a plus à y revenir.

En plus, ses arcs-boutants ne déparent pas, bien au contraire : ils sont fins et élégants, ils donnent à la

cathédrale un air de grande dame à ample jupe. Ce choix lui a aussi permis de faire des murs moins épais, et d'y percer des fenêtres plus grandes. La nouvelle cathédrale sera magnifique !  
Tiens, il y a du mouvement autour du vieux cloître. Les étudiants entassent du matériel sur des charrettes.

Il va les voir.

– Ça y est ? Vous déménagez ?

– Ça y est. On regrettera l'île, mais on aura plus d'espace sur la montagne Sainte-Genève.

Lucquet regarde vers le sud, où les maisons commencent à s'immiscer entre les bâtiments religieux.



Il plaisante :

– C'est l'abbaye Sainte-Geneviève qui va être surprise. Elle qui est habituée au silence...

– Bah ! Elle a déjà le bruit de cette nouvelle invention, là, le moulin à vent.

Lucquet rit. Il doute que le moulin à vent fasse autant de chahut que les étudiants les soirs de fête. N'empêche, il va les regretter...

Les charrettes partent en grinçant, et Lucquet reste pensif. En réalité, les étudiants n'ont pas eu le choix : la cathédrale avance de plus en plus sur l'esplanade et, pour continuer les travaux, on devra bientôt détruire le cloître et ce qui reste de Saint-Étienne. Machinalement, il jette un regard à l'Arbre. Ah ! Voilà les chariots qu'il attendait !

– C'est bon ? demande-t-il aux convoyeurs. Vous avez trouvé le bois qui manque pour la charpente ? Il parle de celle du chœur, parce que le reste de la cathédrale n'est même pas commencé.

L'Arbre songe alors que si on détruit Saint-Étienne, il pourrait resservir dans la nouvelle cathédrale, seulement personne n'a l'air d'y penser !

Allons ! Ce n'est pas en se lamentant qu'on gagne. Si tu sembles abattu, tu seras abattu. L'Arbre essaye de se gonfler pour attirer l'attention.

Et Lucquet lève la tête !

Il reste là, sourcils froncés, puis il interpelle le maître charpentier qui vérifie l'arrivage et désigne l'Arbre :

– Dis-moi, cet entrait de ferme, là, le premier... il pourrait servir dans ta charpente, non ?

– Des troncs de cette taille, reconnaît l'autre, sûr qu'on n'en trouve plus beaucoup. Seulement il est très abîmé.

– Juste aux extrémités, qui ont pris l'eau, tout le reste est bon. Et ça fait quand même une belle longueur...

Il détache la corde à nœud qui lui sert de ceinture et la tend devant lui pour évaluer la taille de l'Arbre, avant de conclure :

– Oui, elle serait suffisante.

Le maître charpentier l'arrête d'un geste :

– Franchement, Lucquet, pour une construction qui doit durer, je préfère du bois neuf. Et des troncs plus minces me permettent de faire une charpente plus haute et pentue. Non, vraiment, cette poutre ne convient pas.

« Poutre ». Il a raison. Lucquet n'a aucune raison de l'appeler « Arbre ».

Pourtant, il se sent angoissé. Il ne sait pas pourquoi, mais le voir disparaître serait comme... voir mourir son père une seconde fois.

C'est alors qu'il remarque un détail étrange :

– Il y a quelque chose derrière l'entrait, non ?

– Tu as raison. Qu'est-ce que c'est ?

Et, pleins de curiosité, ils s'engouffrent tous deux dans l'escalier...

#### À SUIVRE



57<sup>e</sup> épisode

## Quand l'Arbre devient... sacré

*Résumé de l'épisode précédent : Finalement, le métier de maître d'œuvre passionne Lucquet. Mais la cathédrale avançant, il va falloir détruire Saint-Étienne. Or, là-haut, il y a l'Arbre. L'Arbre et autre chose...*

Derrière l'Arbre, il y a un sac fermé par un cordon, auquel pend une étiquette avec des inscriptions que Lucquet lit tout haut :

– Une boucle de cheveux de la Vierge, trois dents de saint Jean-Baptiste, le haut du crâne de saint Denis, un os de saint André, des pierres qui ont servi à lapider saint Étienne.

– Ça alors ! Ce sont des reliques !

L'Arbre ignore comment on s'est procuré ces étonnants objets, mais il se souvient très bien du moment où un prêtre a caché le sac : à l'arrivée des Vikings.

Lucquet en profite pour décréter :

– Cette poutre a été la gardienne de précieuses reliques, elle est sacrée.

Allons bon ! L'Arbre serait devenu sacré ?

Le maître charpentier hésite. Une poutre bénie de Dieu, on ne peut pas la mettre au rebut. Finalement, il décide :

– En recoupant les extrémités, elle pourrait faire un poinçon.

Le poinçon, c'est la poutre qui se dresse au milieu de l'entrait et soutient en haut la faîtière ! L'Arbre connaît tout ça, et l'emplacement lui ira très bien. Il aura été faîtière, entrait, poinçon... Il aura fait en quelque sorte le tour de la ferme ! Il en rit.

Maintenant, il se tient debout face au vide, à une altitude incroyable. Dehors, il voit l'immense esplanade où se bâtira la nef et, s'il regarde vers l'intérieur,





un chœur impressionnant, si élevé qu'on a construit à mi-hauteur deux vastes tribunes.

Tout en haut, des verriers, montés sur des échafaudages, installent des vitraux sur les grandes fenêtres. Brrr... Il préfère ne pas se souvenir.

Ah! Il y a du mouvement en bas. Lucquet fait le tour du déambulatoire (la galerie qui encercle le chœur) pour vérifier piliers et chapiteaux. L'évêque l'interpelle :

– Ah! Lucquet! Je te cherchais. J'ai réfléchi : maintenant que nous avons détruit Saint-Étienne, nous manquons d'églises, il faut donc consacrer Notre-Dame au plus tôt!

L'architecte tombe des nues :

– Mais monseigneur, le chœur n'est même pas fini!

– Je sais. On va le finir très vite et mettre un autel provisoire tout au fond.

Lucquet reprend ses esprits :

– Dans ce cas... il faudra aussi le fermer, sinon votre église sera en plein courant d'air.

– Oui oui.

– Le 19 mai? De cette année? 1182?

– Oui oui. Embauche les ouvriers dont tu as besoin, je paierai.

Eh bien... Il est pressé, l'évêque!

C'est que Maurice de Sully se fait vieux, il ne voudrait pas mourir avant d'avoir inauguré sa cathédrale, même si elle est loin d'être terminée.

Après ça, c'est l'effervescence. Sur le toit, les plombiers clouent les plaques de plomb et posent des gouttières pendant que, sous le toit, les charpentiers montent les cintres – ces demi-cercles en bois qui serviront un jour à construire les voûtes. Puis on ferme le chœur par une paroi qui passe au ras de l'Arbre, et celui-ci ne voit plus à l'extérieur que par les aérations pratiquées dans les murs.

La sœur de Lucquet supervise alors l'installation des tentures que son atelier a brodées d'or. S'il y avait le

moindre incident pendant l'accrochage, elle interviendrait tout de suite avec son aiguille.

Et enfin, tout est prêt!

Monseigneur de Sully a revêtu une longue tunique rouge et une chasuble bleue ornée d'une grande croix dorée. Mitre sur la tête et crosse à la main, il accueille les invités à la porte latérale, qui servira d'entrée tant que l'église ne sera pas finie – et il y en a pour un moment.

Comme il y a peu d'espace, les places sont réservées aux grands seigneurs, aux moines (qui arrivent en robes noires, grises ou marron selon les monastères), et aux prêtres en soutanes noires et chasubles colorées. Le premier à entrer est le roi de France (on ne dit plus « roi des Francs »). C'est Philippe-Dieudonné, ce bébé dont la naissance a autrefois réveillé toute la ville.

Bof! L'Arbre ne le trouve pas spécialement beau. Le peuple l'appelle même « le mal-peigné » – alors que lui aimerait qu'on dise « Philippe-Auguste ».

Tout ce beau monde s'entasse tant bien que mal dans le chœur, et bientôt s'élèvent des chants merveilleux, à plusieurs voix! L'Arbre n'a jamais rien entendu de pareil. C'est pour ça que l'école musicale de Notre-Dame est aussi réputée!

Il voudrait en parler aux jeunes poutres qui l'entourent mais, tout ce qu'elles savent faire, c'est gémir en regrettant leur forêt. Il leur dit :

– Cette charpente aussi, c'est une forêt! Et nous y sommes ensemble!

Pour toute réponse, elles soupirent.

Mais l'Arbre n'est pas le seul à prendre la charpente pour une forêt, surtout qu'elle devient de plus en plus imposante à mesure que la nef avance. Des enfants viennent y jouer aux aventuriers, et c'est dangereux!

À SUIVRE







## Quand l'Arbre sauve un enfant

*Résumé de l'épisode précédent : Grâce aux reliques cachées au temps des Vikings, l'Arbre est considéré comme sacré et rejoint la charpente de Notre-Dame. Entouré de poutres, il se croit dans une forêt. Mais les enfants aussi...*

Chaque jour, l'Arbre voit des enfants grimper dans la charpente pour jouer sur les planches qui servent de passerelles entre les poutres, et il tremble pour eux. Car il n'y a pas encore de voûte pour couvrir la nef, et il n'ose pas imaginer ce qui arriverait s'ils tombaient d'aussi haut sur les dalles... En plus, il y a maintenant parmi eux Lucassin, le fils de Lucquet. Il a sept ans, et c'est le pire de tous : une vraie tête brûlée ! Le voilà qui crie :

– Si ! Je peux le faire !

Et il s'avance sur une poutre, bras écartés comme un funambule.

L'Arbre est consterné. Pourquoi les humains se croient-ils obligés de se lancer des défis idiots, en oubliant qu'ils sont mortels ?

Lucassin s'avance sur la poutre et vient vers lui au-dessus du vide. Sa marche n'est pas sûre, ses

pieds pas bien posés, l'Arbre sent qu'il perd confiance. On dirait qu'il a la tête qui tourne, son regard se fait flou. Il a le vertige !

L'Arbre a envie de crier. Au lieu de ça, il fait la seule chose qu'il sache faire : il se gonfle, pour rayonner de toutes ses forces. Il ne sait pas ce qui se passe dans ce cas, mais cela attire toujours l'attention.

On dirait que Lucassin le voit, sent qu'il l'appelle. La bouche ouverte comme pour chercher de l'air, malgré ses jambes qui flageolent, il précipite ses derniers pas... L'Arbre ! C'est tout ce qu'il voit ! Dans un dernier geste, il tend les bras et s'accroche à lui comme un perdu. Et il se met à sangloter sans pouvoir s'arrêter. L'Arbre ne sait pas faire ça, pleurer, mais il aimerait bien. Il est tellement soulagé !

Malheureusement Lucassin n'est pas encore tiré d'affaire. Il est maintenant coincé contre l'Arbre,

avec le vide derrière lui. Les autres enfants hésitent, car ils n'ont pas le droit d'être là. Mais c'est trop grave...

Pour finir, ils descendent alerter son père.

Lucquet arrive, affolé. Puis, comprenant que le gamin est solidement accroché, il prend le temps de réfléchir. Enfin, il pose des planches en travers des poutres pour faire une passerelle assez large et l'atteindre sans risque.

Il la franchit. Il est là. Il serre éperdument son fils dans ses bras, oubliant même de le gronder.

Puis il regarde le poinçon. Et là seulement il le reconnaît. Parmi tous ceux de la charpente, c'est à celui-là que son fils s'est accroché. C'est celui-là qui l'a sauvé ! Alors il pose la main sur lui, sourit entre ses larmes et murmure :

– Merci.

Oui, l'Arbre aimerait savoir pleurer.

Maintenant, plus personne ne vient jouer ici, c'est à la fois triste et heureux. L'Arbre ne manque pas pour autant de distractions parce qu'il y a beaucoup de cérémonies à Notre-Dame, avec des chants merveilleux.

Le lendemain de Noël, il entend des cris et des rires dans l'église. C'est Lucassin et ses copains !

Ils ont grandi, Lucassin a douze ans. Est-ce une raison pour qu'il soit habillé en évêque et dise la messe devant l'autel ! Surtout en alignant n'importe quels mots ressemblant plus ou moins à du latin et entrecoupés de jurons ! L'Arbre a peur pour lui. Il va encore lui arriver malheur !

Mais... tout le monde rit.

Et des prêtres s'en mêlent ! Ils sont déguisés, leur visage est barbouillé de vin, ils dansent et chantent

des chansons horribles, puis ils grillent sur l'autel des boudins, des saucisses, et même des vieilles chaussures. Ça pue !

Et voilà que Lucassin s'assoit sur la cathèdre, le grand fauteuil de l'évêque... couvert d'ordures ! Des bras le soulèvent avec son siège en brailant des grossièretés et le sortent sur le parvis.

C'est « la fête des fous », un moment de l'année où tout est permis.

Les Romains avaient aussi de ces fêtes insensées, qu'ils appelaient « bacchanales », car elles étaient dédiées au dieu du vin, Bacchus. C'est comme si les vieilles religions refusaient de mourir.

Enfin le calme revient, la vie reprend. La mort aussi, et Maurice de Sully va à son tour « rejoindre Dieu ».

Il lègue par testament de quoi acheter du plomb pour faire le toit de la nef – qui n'est pas encore finie. En revanche, le nouvel hôpital (qu'on appelle l'Hôtel-Dieu) est terminé. On va donc détruire l'ancien pour faire un parvis à la cathédrale. D'ailleurs, Lucassin y travaille comme apprenti.

Dire que l'Arbre a vu son ancêtre Lucbert poser la première pierre de cet hôpital il y a plus de cinq cents ans ! Mais... Il se rappelle soudain ce qui s'était passé alors.

Bon sang ! Il faut qu'il avertisse Lucassin ! Il rayonne de toutes ses forces...

Et l'apprenti tourne la tête. Puis, sans même savoir pourquoi, il propose aux ouvriers :

– Il ne reste qu'une pierre. Vous pouvez y aller, je m'en occupe...

Ils sont évidemment d'accord, et Lucassin se demande ce qui lui a pris : il va se payer le plus dur,



car la pierre qui reste est solidement ancrée au sol. Il prend une grande inspiration, lève sa pioche et frappe. Il doit s'y reprendre à trois fois pour introduire la pointe dessous. Puis il s'arc-boute sur le manche pour soulever. C'est lourd, il a du mal. Allez, encore un effort. Encore...  
Et enfin la pierre se renverse.  
Lucassin reste stupéfait...

#### À SUIVRE



59<sup>e</sup> épisode

## Quand un voleur sème l'effroi

*Résumé de l'épisode précédent : Lucassin, un vrai casse-cou, a été sauvé par l'Arbre d'une chute mortelle. Maintenant, il a grandi et travaille à la démolition de l'hôpital. Mais en retirant la dernière pierre, il a une sacrée surprise !*

**L**e statère d'or ! C'est ce que Lucassin a découvert sous la dernière pierre de l'ancien hôpital – la première que son ancêtre Lucbert avait posée. L'Arbre a l'impression de retrouver un vieil ami. Pensez donc, c'est le statère que Luctérios avait glissé à son pied, il y a plus de mille ans !

Mais bien sûr, Lucassin n'en sait rien. Ce sont des souvenirs impossibles à garder par des humains, dont le chemin sur terre est si court. Il le serre dans sa main. Désormais, il le portera en pendentif.

Par reconnaissance envers l'Arbre qui lui a sauvé la vie, Lucassin a finalement choisi de devenir charpentier. Ça lui permet de venir le voir et de l'entretenir régulièrement.

Le reste du temps, l'Arbre se distrait en regardant par les aérations pratiquées dans les murs, car il a vue sur toute la ville. Et il y a du nouveau !

Paris frôlant les cinquante mille habitants, Philippe Auguste a dû l'entourer d'un nouveau rempart, englobant un espace plus grand. Et pour la protéger des envahisseurs, il a ajouté le long du fleuve, à l'endroit qu'on appelle « le Louvre », une forteresse imposante, dont le donjon domine toute la ville.

Puis, comme il n'en peut plus de la puanteur qui arrive jusque dans son palais, il fait paver les plus grandes rues, en prévoyant au milieu une rigole qui évacue les eaux sales.

Enfin, il rassemble toutes les écoles sur la montagne Sainte-Genève et crée ainsi l'Université. Comme toutes les études se font en latin, on appellera ce coin de Paris le « pays latin », puis le « quartier latin ». On y passe le baccalauréat, puis on se spécialise en droit, médecine ou théologie (étude de la religion). L'Arbre regrette le temps où les étudiants étaient près de lui...



Tiens ! Il y a quelqu'un dans la charpente. En pleine nuit ? Un homme, qui s'installe sur une passerelle et fait descendre dans le chœur un crochet au bout d'une corde. À la lueur des chandeliers, il essaye d'attraper un objet précieux !

Ce qu'il arrive finalement à crocheter est un chandelier.

Un chandelier allumé !

Tandis qu'il le remonte, l'Arbre voit avec anxiété la flamme osciller. Le chandelier danse au bout de la corde, danse... Et, pour finir, il bascule de côté ! Ses bougies tombent, roulent sous les tentures qui entourent le chœur... et les embrasent !

L'Arbre en est terrifié. Car les flammes prennent vite de l'assurance, grandissent de plus en plus... et il n'y a personne pour s'en apercevoir !

La panique le saisit. Le feu monte vers lui, monte... Il ne veut pas brûler ! Même s'il est vieux, il n'est pas assez philosophe pour accepter de finir en cendres ! Les flammes l'entourent. Maintenant, on doit les apercevoir de dehors par les fenêtres. Encore faut-il que quelqu'un les remarque ! La nuit, c'est le règne des voleurs et des assassins, aucun être sensé ne sort de chez lui. Il y a bien les rondes auxquelles chaque bourgeois doit participer à son tour, mais certains ont trop peur, ils ne le font pas vraiment.



L'Arbre se sent désespéré. Il se contracte pour resserrer ses fibres et offrir moins de prise aux flammes. Celles-ci atteignent maintenant les cintres en bois et montent s'attaquer au toit ! Le plomb commence à fondre, il tombe en gouttes incandescentes, maculant le chœur, l'autel, les reliquaires... Celui des vitraux fond à son tour, s'étale sur les rebords des fenêtres, et les fragments de verre, descellés, s'effondrent.

Au loin... N'est-ce pas une cloche qui tinte ?

La nouvelle Notre-Dame n'ayant pas encore de clocher, c'est une autre église qui donne l'alerte. Une deuxième l'imite, et une troisième. Ça réveille la ville !

Hélas, il était trop tard pour la charpente du chœur. La toiture est béante. On a juste évité que le feu ne progresse vers les transepts – les deux bras qui forment une croix avec la nef.

À la pointe du jour, Lucassin ne peut que constater les dégâts. Les tentures sont détruites, le plomb fait de larges taches sur les dalles, les fenêtres ont explosé, on voit même le ciel ! Tout ce travail parti en fumée ! Une épouvantable catastrophe !

Et l'Arbre... Dans quel état est-il ?

Lucquet arrive à son tour avec sa petite-fille, qui vient d'avoir huit ans. Atterré, il ne sait que répéter :  
– Dis-moi que ce n'est pas vrai. Dis-moi que ce n'est pas vrai...

Alors Lucassin reprend les choses en main et ordonne :

– Restez ici tous les deux. Je vais voir en haut.

Il ne veut pas que le vieux maître d'œuvre se mette en danger en montant.

Il grimpe les marches quatre à quatre. Il a l'impression qu'il y en a encore plus que d'habitude.

Sentant Lucquet désespéré, la petite lui serre la main et le console :

– Il faudra juste refaire la charpente, grand-père, le reste est sauvé.

Enfin, d'en haut, Lucassin crie :

– L'Arbre n'est qu'en partie brûlé !... Papa, ça va ?

Lucquet porte la main à sa poitrine. Il ne peut plus respirer.

– Oui... Oui..., répond-il malgré tout. Ne t'inquiète pas.

– Hélas, crie Lucassin, ramène grand-père à la maison ! Il faut qu'il s'allonge.

La fillette tire Lucquet par la main :

– Viens, grand-père. Papa s'occupe de tout...

Le vieil homme recommence à respirer, et c'est pour protester :

– Non... Ça va, c'est passé. Je... n'ai pas le temps de me reposer. J'ai une idée...

Hélas, elle est curieuse de connaître cette idée, mais elle fait preuve d'autorité :

– Tu me la diras à la maison, grand-père...

À SUIVRE





## Quand Lucquet prononce des mots mystérieux

*Résumé de l'épisode précédent : Lucassin a retrouvé la statère d'or, et il est devenu charpentier. Hélas, un voleur met le feu à la cathédrale et l'Arbre est endommagé. En le découvrant, Lucquet fait un malaise... puis il a une idée !*

Hélisande oblige Lucquet à s'asseoir, avant de demander :

– Alors, grand-père, qu'est-ce que c'est, ton idée ?  
– Eh bien, puisque la toiture est partie en fumée et qu'on n'y peut plus rien, autant en profiter pour faire des améliorations. Car l'expérience m'a éclairé. Finalement, tu vois, c'est un mal pour un bien. (Il reprend son souffle.) Je vais réhausser les murs, cela permettra d'agrandir les fenêtres du haut et d'avoir plus de lumière. Et j'installerai une meilleure évacuation de la pluie, avec des tuyaux qui suivront les arcs-boutants et rejeteront l'eau loin des murs, par des gargouilles. Hélisande s'amuse de la vitesse à laquelle il reprend vie : quand il a un projet, il va toujours mieux. Pourtant Lucquet sent que son cœur le lâche peu à peu. Il n'en dit rien. Il doit juste se reposer plus souvent, c'est tout. Et puis son fils veille sur le chantier.

Pour l'instant, Lucassin démonte ce qui reste de la charpente. L'Arbre est abîmé mais, en le recoupant, on en sauvera une bonne longueur. Pour le reste, il ira lui-même en forêt sélectionner des troncs. Il n'est pas inquiet : Hélisande veille sur son grand-père et, quand celui-ci est trop fatigué pour visiter le chantier, elle y vient à sa place et lui fait son rapport.

Ce jour-là, justement, Hélisande voit les charpentiers étudier le tas de poutres et de planches qu'on a réussi à sauver. L'un dit en désignant l'Arbre :  
– Celui-là serait bon pour faire des cintres.  
– Sauf que le maître d'œuvre a interdit d'y toucher, remarque un autre.  
– Oui ? Ben, le vieux Lucquet, il nous embête. Et puis il est malade... (Il s'adresse à un apprenti.) Va donc chercher une scie de long, qu'on débite tout de suite

cette poutre. Une fois qu'elle sera en planches, on ne pourra plus revenir dessus.  
Effarée, Hélisande se précipite sur l'Arbre :  
– Grand-père ne veut pas qu'on y touche !  
D'abord interloqués, les hommes ricanent :  
– Fiche le camp, Hélisande, ou on te coupe avec. Serrant l'Arbre dans ses bras, la fillette se met à pleurer. Elle croit vraiment qu'ils vont le faire, pourtant elle refuse de céder. Elle se sent désespérée. C'est là que Lucquet arrive, comme s'il avait été alerté par quelque chose. Blême, il s'emporte :  
– Qu'est-ce qui se passe ici ?  
À cet instant, l'apprenti apparaît, une scie de long sur l'épaule. Lucquet porte la main à son cœur :

– L'Arbre... Vous n'allez pas... Il ne faut pas... C'est... pour la tour...  
Les charpentiers ne comprennent pas. « L'Arbre » ? Et pour quelle tour ?  
Mais... Lucquet s'effondre !  
Hélisande se précipite :  
– Grand-père !  
Les charpentiers se sentent un peu coupables. Lucquet essaye encore de dire quelque chose... Il n'y arrive pas. Il ne bouge plus.  
Hélisande crie :  
– Vous l'avez tué ! Vous l'avez tué !  
Et elle éclate en sanglots.





Très embêtés, les charpentiers allongent avec déférence le vieux maître d'œuvre sur une planche pour le ramener chez lui.

Depuis, plus personne n'ose toucher à l'Arbre, même si on n'a aucune idée de ce que Lucquet a voulu dire avec sa «tour», puisque celles de Notre-Dame n'auront pas de charpente. On les couvrira d'une terrasse et, si on y ajoute un jour des flèches, elles seront en pierre. Ne sachant que faire, on dépose l'Arbre sous le porche nord qui abrite le portail «de la Vierge», et il sert de banc aux vieux qui attendent la messe.

L'Arbre ne se plaint pas, il a toujours aimé le mouvement, or le parvis grouille de monde. De temps en temps, des soldats doivent même intervenir pour faire reculer les échoppes des marchands de cierges et de statuettes de saints, qui envahissent tout.

Il voit aussi Hélisande grandir et, maintenant, elle apprend le métier de sculptrice – «imagière», comme on dit. On en a bien besoin, car l'architecte a prévu pour la cathédrale un nombre considérable de statues. L'Arbre s'amuse de voir le petit rituel de la

jeune fille, qui vérifie toujours de l'index le tranchant dentelé de son outil avant de le poser avec précision sur la pierre et de le frapper au marteau.

Voilà Lucassin qui s'approche et fait signe à sa fille qu'il est l'heure du repas. Il a apporté un bol de fèves, des harengs et du pain. Ils vont se réfugier sous le porche et s'assoient sur l'Arbre pour manger. Comme chaque jour, ils parlent de leurs projets, de tout et de rien. Et Hélisande redemande :

– Alors, papa, as-tu compris ce que grand-père voulait qu'on fasse de l'Arbre ?

– Toujours pas, hélas. Je l'utiliserais bien dans la flèche qu'on va dresser à la croisée du transept, seulement ton grand-père a parlé de «la tour»... C'est bien ça, tu en es sûre ?

– Sûre.

Lucassin a une mimique incertaine. Non, il ne comprend pas. De quoi Lucquet voulait-il donc parler ?

À SUIVRE



## Quand l'imagière sculpte un visage...

*Résumé de l'épisode précédent : Quand les charpentiers veulent débiter l'Arbre, Hélisande le défend, mais Lucquet fait une crise cardiaque. Ses derniers mots sont pour l'Arbre : il est destiné à «la tour». Mais de quoi parle-t-il ?*

En devenant imagière, Hélisande ne sait pas qu'elle marche sur les traces de son ancêtre Luctérius, celui qui a gravé autrefois la colonne des nauces. Son travail à elle est de sculpter quelques-unes des vingt-huit statues de la «galerie des rois» qui courra au-dessus des trois portails de la façade et soulignera la grande rosace.

Depuis l'atelier des sculpteurs installé sur le côté du parvis, elle aperçoit l'Arbre. Rarement seul car, pour admirer les personnages pleins de couleurs gravés sous le porche, les touristes grimpent sur lui. Cependant il ne semble pas s'en plaindre.

Elle sourit. Son père et elle sont sans doute les seuls à percevoir cette poutre comme une personne...

Non, l'Arbre ne se plaint pas. Quand les visiteurs essayent de reconnaître les personnages représentés par les statues figées de chaque côté du porche, il rit.

Car il entend circuler les noms les plus fous. Mais qui pourrait les reconnaître, puisque personne ici ne les a jamais vus ? Ni les visiteurs, ni les sculpteurs chargés de les représenter. Lui en a personnellement rencontré deux – Geneviève et Denis – et il peut dire que leur statue ne leur ressemble pas du tout.

En revanche, sur le trumeau (le pilier entre les deux portes), tout le monde comprend qu'il s'agit de la Vierge Marie, la mère de Jésus, si souvent représentée avec son bébé sur un bras. Et les gravures du bloc sur lequel elle pose les pieds ne laissent non plus aucun doute, car elles racontent une histoire que tout le monde connaît : celle d'Adam et Ève, chassés du paradis terrestre où ils vivaient, pour avoir désobéi à Dieu. C'est ce que raconte le grand livre des chrétiens, la Bible. Grâce à ces images, chacun peut comprendre même sans savoir lire, qu'il est



dangereux d'enfreindre la loi de Dieu et de mal se conduire.

Hélishande se remet au travail. Le personnage qu'elle est en train de ciseler est David, un des vingt-huit rois de Juda considérés comme les ancêtres de Jésus. Un jeune passant s'arrête et ricane :

– Une femme qui sculpte, on aura tout vu !

Elle réplique :

– Parce que les femmes n'auraient pas aussi deux mains et deux yeux ?

– De jolies mains et de jolis yeux, oui... Tu n'as donc pas de mari pour te nourrir ?

Elle fait comme si elle n'entendait pas et donne un coup de burin pour parfaire l'arête du nez de David.

Le jeune homme ne la lâche pas :

– Et comment tu sais à quoi ils ressemblaient, les rois ?

Elle l'ignore, évidemment, personne ne connaît leur visage ni la manière dont ils étaient habillés, alors on leur fait la tête qu'on veut et les habits d'aujourd'hui. Elle répond :

– Peut-être que les femmes ont aussi de l'imagination, non ?

– Ah oui... Et si tu lui faisais mon visage, à ta statue. Avec un modèle c'est plus facile, non ?

Cette fois, Hélishande tourne la tête et lâche d'un ton ironique :

– Désolée, mais on m'a demandé de faire de BEAUX visages.

Et elle reprend son travail.

Le sculpteur voisin, qui travaille sur la statue du roi Salomon, rigole :

– Si tu cherches Hélishande, tu la trouves.

La jeune fille lui jette un coup d'œil malicieux. Ce jeune sculpteur lui plaît. Il se nomme Aubri et vient de la basilique Saint-Denis, où il a appris le métier. Elle relève son burin et... Elle n'en croit pas ses yeux. Elle est en train de faire au roi David le visage d'Aubri !

Elle en est confuse. Est-ce qu'il l'a remarqué ?

Sans doute pas, car les miroirs en métal poli ne sont pas assez précis pour qu'on connaisse bien son propre visage. Du coup, elle se demande si elle-même est jolie. Peut-être un peu, vu le nombre de garçons qui lui tournent autour...

Elle entend soudain des cris d'effroi :

– Aaah ! Aaah !

La pluie s'abat d'un coup sur la place, le ciel la déverse à seaux ! Les gens courent s'abriter sous les porches.

Hélishande et Aubri ne prêtent pas attention à l'affolement qui gagne, ils se sourient. Même si la pluie frappe leur toit en planches, ils sont à l'abri. Et comme personne ne s'occupe d'eux, ils se rapprochent, hésitent, se regardent dans les yeux, s'embrassent...

Ils n'entendent plus rien, ils ne perçoivent pas que les cris ont changé, qu'ils sont maintenant pleins d'effroi. Car la pluie est rouge. Rouge ! On hurle :

– C'est une pluie de sang ! Une pluie de sang !

– Dieu pleure des larmes de sang à cause de nos péchés !

L'Arbre en est sidéré. Sans blague... C'est vraiment Dieu qui pleure ?

À SUIVRE

